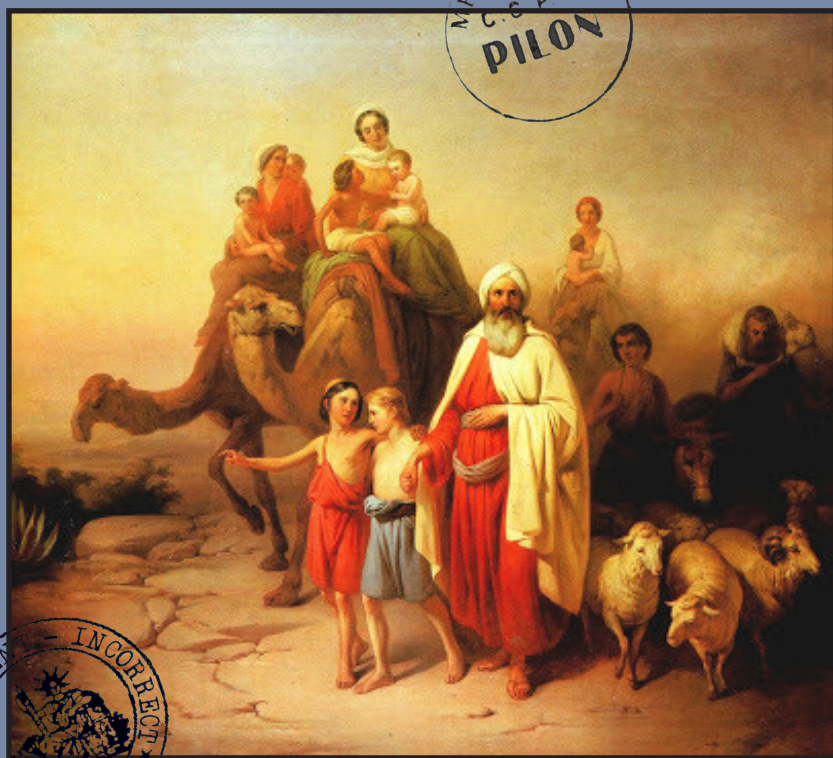


NAEIM GILADI

LES JUIFS D'IRAK



*Comment les Britanniques et les sionistes ont
provoqué l'exode de 120 000 Juifs d'Irak après 1948*

THE SAVOISIEN



NAEIM GILADI

Comment les Britanniques et les sionistes ont provoqué l'exode de 120 000 Juifs d'Irak après 1948.

N'oublions pas que ben Youdi aime à se plaindre. Ayant toujours à l'esprit que ce peuple d'élus, qui fête toujours *Esther* dans l'alcool et la liesse après 5774 ans, ne changera jamais ...

Un goy (*animal à visage humain*) : Lenculus

Cet article est paru pour la première fois dans *The Link*, Volume 31, Issue 2, April-May 1998.

Source : <http://www.jewsgainstzionism.com/zionism/impact/Irakijews.cfm>

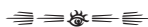
Traduit de l'anglais par Pétrus Lombard, membre associé et révisé par Fausto Giudice, membre de Tlaxcala, le réseau de traducteurs pour la diversité linguistique. Cette traduction est en Copyleft : elle peut être librement reproduite, à condition d'en respecter l'intégrité et d'en mentionner sources et auteurs.

LES JUIFS D'IRAK

NAEIM GILADI

*Cet article est paru pour la première fois dans
The Link, Volume 31, Issue 2, April-May 1998.*

Comment les Britanniques et les sionistes ont provoqué l'exode de 120 000 Juifs d'Irak après 1948



MON HISTOIRE

Naturellement je pensais alors avoir tout compris. J'étais jeune, idéaliste, et je ne demandais pas mieux que de risquer ma vie pour mes convictions. C'était en 1947 et je n'avais pas tout à fait 18 ans quand les autorités Irakiennes m'ont attrapé pour contrebande de jeunes juifs Irakiens, comme moi-même, amenés hors d'Irak en Iran, et ensuite vers la Terre Promise qui serait bientôt établie en Israël.

J'étais un juif Irakien du réseau clandestin sioniste. Mes geôliers Irakiens ont fait tout ce qu'ils pouvaient pour m'arracher les noms de mes co-conspirateurs. Cinquante ans après, la douleur palpite toujours dans mon orteil droit — un souvenir du jour où mes ravisseurs utilisèrent des pinces pour m'enlever les ongles des orteils. À une autre occasion, ils m'ont tiré sur le toit plat de la prison, m'ont déshabillé par un jour glacial de janvier, puis m'ont jeté un seau d'eau froide. J'ai été laissé là, enchaîné à la balustrade, pendant des heures. Mais je n'ai jamais envisagé une seule fois de leur donner l'information qu'ils voulaient. J'étais un vrai croyant.

Mes préoccupations durant ce qui est resté pour moi mes « deux années dans l'enfer » étaient la survie et l'évasion. Je n'avais aucun intérêt alors dans le large coup de balai de l'histoire juive en Irak même si ma famille en avait fait partie dès le début. Nous étions à l'origine les Haroun, une grande et importante famille « de la Diaspora Babylonienne ». Mes ancêtres s'étaient installés en Irak il y a plus de 2 600 ans — 600 ans avant le Christianisme, et 1 200 ans avant l'Islam (1). Je descendais des juifs qui ont construit le tombeau d'Ezéchiel, un prophète juif des temps pré-bibliques. Ma ville, où je suis né en 1929, est Hillah, non loin de l'antique site de Babylone.

Les premiers juifs se sont établis à Babylone, avec ses fleuves nourrissant le Tigre et l'Euphrate, vraiment une terre de lait, de miel, d'abondance et d'opportunités. Bien que les juifs, comme les autres minorités dans ce qui est devenu l'Irak, ont subi des périodes d'oppression et de discrimination en fonction des dirigeants du moment, leur trajectoire générale sur plus de deux millénaires et demi a été ascendante. Sous les derniers gouvernements ottomans, par exemple, les institutions sociales et religieuses juives, les écoles, et les établissements médicaux se sont épanouis sans interférence extérieure, et les juifs étaient au premier rang au gouvernement et aux affaires.

Tandis que j'étais assis là, dans ma cellule, ignorant qu'une sentence de mort serait bientôt prononcée contre moi, je ne pouvais trouver aucune doléance personnelle ou que des membres de ma famille auraient pu faire à l'encontre du gouvernement ou de la majorité musulmane. Notre famille était bien traitée et elle prospérait, d'abord comme fermiers avec environ 25 000 hectares consacrés au riz, aux dattes et aux chevaux arabes. Puis, avec les Ottomans, nous avons acheté et raffiné de l'or qui était acheminé vers Istanbul et transformé en monnaie. Les Turcs ont été en fait responsables du changement de notre nom pour qu'il reflète notre métier — nous sommes devenus les Khalaschi, signifiant les « fabricants de pur ».

1 — Marion Woolfson, « *Prophets in Babylon : Jews in the Arab World* » (Prophètes à Babylone : Juifs dans le monde arabe), p. 129

Je n'ai pas donné volontairement à mon père l'information de mon ralliement au réseau clandestin sioniste. Il l'a découvert plusieurs mois avant que je sois arrêté quand il m'a vu écrire en hébreu en utilisant des mots et des expressions qui lui étaient peu familiers. Il a été bien plus étonné d'apprendre que, oui, j'avais décidé de déménager moi-même bientôt en Israël. Il a été méprisant. « Tu reviendra avec la queue entre les jambes », a-t-il prédit.

Environ 125 000 juifs sont partis d'Irak pour Israël vers la fin des années 40 et en 1952, la plupart parce qu'on leur avait menti et qu'ils étaient paniqués des bombes dont j'ai appris qu'elles étaient sionistes. Mais ma mère et mon père étaient parmi les 6 000 qui ne sont pas partis en Israël. Bien que physiquement je ne sois jamais retourné en Irak — les ponts ont été coupés — mon cœur y a voyagé souvent, souvent. Mon père avait raison.

J'ai été emprisonné au camp militaire d'Abou-Ghraib, à environ 11 kilomètres de Bagdad. Quand la cour militaire a prononcé ma sentence de mort par pendaison, je n'avais rien à perdre en tentant l'évasion que j'avais projetée durant de nombreux mois.

C'était une recette étrange pour une évasion : Un petit morceau de beurre, une peau d'orange, et quelques vêtements de l'armée, qu'à un ami j'avais demandé d'acheter pour moi dans un marché aux puces. J'ai mangé délibérément autant de pain que je le pouvais pour grossir en prévision du jour où j'aurai mes 18 ans, quand ils pourraient m'inculper cérémonieusement d'un crime et m'attacher à la cheville le boulet de 50 livres et la chaîne qui étaient la norme pour les prisonniers.

Plus tard, quand mes jambes ont été enchaînées, j'ai été mis sous un régime draconien qui me laissait souvent amorphe. La noix de beurre était destinée lubrifier ma jambe en vue de la dégager de l'anneau métallique. J'ai subrepticement collé la peau d'orange dans la serrure la nuit prévue pour mon évasion, ayant étudié la façon de la placer pour empêcher la fermeture de la serrure.

Une fois les geôliers partis après avoir fermé les portes des cellules, j'ai mis le vieil uniforme qui ne pouvaient être distinguées de celui qu'ils

portaient — un long manteau vert et un bonnet de laine baissé jusqu'au nez (c'était l'hiver). Ensuite, j'ai simplement ouvert tranquillement la porte et rejoint le groupe des soldats en partance pendant qu'ils marchaient à grands pas le long du hall et à l'extérieur, et j'ai lancé un « *bonne nuit* » au poste de garde au moment où je partais. Un ami avec une voiture attendait pour m'emmener loin.



David Ben Gourion proclame l'État d'Israël le 15 mai 1948

6 Plus tard j'ai fait mon chemin dans le nouvel État d'Israël, y arrivant en mai 1950. Mon passeport portait mon nom en arabe et en anglais, mais l'anglais ne pouvait pas rendre le son « kh », alors mon nom a été tout simplement rendu par Klaski. À la frontière, les gens de l'immigration ont appliqué la version anglaise mise à la sauce ashkénaze. D'une certaine manière, cette « erreur » fut la clef qui me permit très vite de découvrir comment fonctionnait le système de castes israélien.

Ils m'ont demandé où je voulais aller et ce que je voulais faire. J'étais fils de fermier ; je connaissais tous les problèmes de la ferme, alors je me suis engagé comme volontaire pour aller à Dafnah, un kibboutz agricole

en haute Galilée. J'y suis resté seulement quelques semaines. Pour tout, le pire était donné aux nouveaux immigrés. La nourriture était la même, mais c'était la seule chose que tous avaient en commun. Pour les immigrés, les mauvaises cigarettes, et même la mauvaise pâte dentifrice. Tout. Je suis parti.

Ensuite, à travers l'Agence Juive, on m'a conseillé d'aller à Al Majdal (*plus tard rebaptisée Ashkelon*), une ville arabe à environ 14 kilomètres de Gaza, très près de la Méditerranée. Le gouvernement israélien avait prévu de la transformer en ville agricole, ainsi mon expérience à la ferme y serait un atout.

Quand je me suis présenté à l'Office du Travail de Al Majdal, ils ont vu que je pouvais lire et écrire en arabe et en hébreu, et ils ont dit que je pourrais trouver un travail bien payé au bureau du gouverneur militaire. Les Arabes étaient sous l'autorité de ces gouverneurs militaires israéliens. Un employé m'a remis un tas de formulaires en arabe et en hébreu. J'ai commencé à comprendre à ce moment. Avant qu'Israël puisse établir sa ville agricole, il devait débarrasser Al Majdal de ses Palestiniens indigènes. Les formulaires étaient des pétitions aux Inspecteurs des Nations Unies, demandant le transfert [des palestiniens] hors d'Israël vers Gaza, qui était sous contrôle égyptien.

J'ai relu la pétition. En signant, le Palestinien déclarait être sain d'esprit et de corps et faire la demande de transfert sans pression ni contrainte. Bien sûr, il n'y avait aucune raison qu'ils partent sans y être obligés. Ces familles étaient là depuis des centaines d'années, comme fermiers, artisans rustiques, tisserands. Le gouverneur militaire les a empêché de poursuivre leur vie, précisément en les parquant jusqu'à ce qu'ils perdent l'espoir de reprendre leur vie normale. C'est alors qu'ils ont signé pour partir.

J'étais là et j'ai entendu leur plainte. « Nos cœurs sont dans la souffrance quand nous regardons les orangers que nous avons plantés avec nos propres mains. S'il vous plaît, laissez-nous partir, laissez-nous donner de l'eau à ces arbres. Dieu ne sera pas satisfait de nous si nous laissons

ses arbres sans soins ». J'ai demandé au gouverneur militaire de leur porter secours, mais il a dit, « Non, nous voulons qu'ils partent ».

Je ne pouvais pas plus longtemps participer à cette oppression et je suis parti. Ces Palestiniens qui ne se portaient pas volontaires pour ces transferts étaient emmenés de force — jetés dans des camions et déchargés à Gaza. Environ quatre mille personnes ont été obligées d'une manière ou d'une autre de quitter Al Majdal. Les rares qui sont restés étaient des collaborateurs des autorités israéliennes.

Plus tard, j'ai écrit des lettres pour obtenir un travail ailleurs au gouvernement et j'ai obtenu immédiatement de nombreuses réponses me demandant de venir pour un entretien. Puis ils découvraient que mon visage n'était pas assorti à mon nom polonais/ashkénaze. Ils demandaient si je parlais yiddish ou polonais, et quand je disais ne pas le faire, ils demandaient d'où me venait mon nom polonais. Désespéré d'obtenir un bon travail, je disais habituellement penser que mon grand-père était de Pologne. Je me suis maintes et maintes fois entendu dire : « Nous vous rappellerons ».

Par la suite, trois à quatre ans après mon arrivée en Israël, j'ai changé mon nom en Giladi, qui était proche de mon nom de code, Gilad, que je portais dans le réseau clandestin sioniste. Klaski ne m'allait pas bien de toute façon, et mes amis orientaux me réprimandaient toujours au sujet du nom qu'ils savaient ne pas convenir à mes origines de juif Irakien.

J'étais désillusionné par ce que j'ai trouvé en Terre Promise, désillusionné personnellement, désillusionné par le racisme institutionnalisé, désillusionné par ce que j'ai commencé à apprendre sur les cruautés du sionisme. Le principal intérêt d'Israël pour les juifs des pays musulmans venait de ce qu'ils constituaient une main d'œuvre bon marché, particulièrement pour le travail de ferme qui était indigne des juifs de l'Est européen. Ben Gourion avait besoin des juifs « orientaux » (1) pour cultiver les milliers d'acres de terre abandonnés par les Palestiniens qui ont été chassés par les forces israéliennes en 1948 (2).

1 — (I.E. arabes, NDT)

2 — Voir mon livre, « *Ben Gurion's Scandals* » (Scandales de Ben Gourion), p. 105.

Et j'ai commencé à découvrir les méthodes barbares employées pour débarrasser l'État naissant d'autant de Palestiniens que possible. Le monde recule aujourd'hui d'horreur à l'idée de la guerre bactériologique, mais Israël a été probablement le premier à l'employer réellement au Moyen-Orient. Durant la guerre de 1948, les forces juives ont vidé les villages arabes de leur population, souvent par des menaces, parfois en abattant simplement une demi-douzaine d'Arabes désarmés comme exemple pour les autres. Pour s'assurer que les Arabes ne puissent revenir vivre dans ces villages, les Israéliens ont mis des bactéries de typhus et de dysenterie dans l'eau des puits.

Uri Mileshtin, un historien officiel la Force de Défense Israélienne, a écrit et parlé de l'utilisation d'agents bactériologiques (1). Selon Mileshtin, Moshe Dayan, alors commandant de division, a donné des ordres en 1948 pour enlever les Arabes de leurs villages, pour aplanir au bulldozer leurs maisons, et pour rendre l'eau des puits inutilisables (2) avec des bactéries de typhus et de dysenterie.

Acre était ainsi située qu'elle pouvait pratiquement se défendre avec une seule grosse pièce d'artillerie, alors la Haganah a mis des bactéries dans la source qui alimentait la ville. La source s'appelait *Capri* et elle courait au nord près d'un kibboutz. La Haganah a mis des bactéries de typhus dans l'eau allant à Acre, les gens sont tombés malades, et les forces juives ont occupé Acre. Cela a marché si bien qu'ils ont envoyé une équipe de la Haganah habillée en Arabes à Gaza, où il y avait des forces égyptiennes, et les Égyptiens les ont attrapés vidant deux bidons de bac-

1 — Mileshtin a été cité par le quotidien israélien *Hadashot*, dans un article publié le 13 août 1993. L'auteur, Sarah Laybobis-Dar, a interviewé un certain nombre d'Israéliens qui avaient connaissance de l'utilisation d'armes bactériologiques dans la guerre de 1948. Mileshtin a dit que des bactéries étaient utilisées pour empoisonner les puits de chaque village vidé de ses habitants arabes.

2 — (Note de L.enculus) Il ne changeront jamais. Toujours les mêmes techniques employées depuis des siècles. À lire : Jacques Basnage de Beauval : *L'Histoire et la religion des Juifs depuis Jésus-Christ jusqu'à présent* – Tome IX seconde partie, p. 600 et suivantes.

téries de typhus et de dysenterie, dans les réservoirs d'eau sans motif et au mépris le plus éhonté de la population civile. « *En guerre, il n'y a aucun sentiment* », déclara l'un des hommes de la Haganah arrêté.

Mon activisme en Israël a commencé peu de temps après la réception d'une lettre du Parti Socialiste/Sioniste me demandant un coup de main pour leur journal en arabe. Quand je suis venu à leurs bureaux à la centrale de Tel-Aviv, j'ai essayé de me renseigner pour savoir à qui je devais m'adresser. J'ai montré la lettre à un couple, qui sans même la regarder, m'ont fait un geste de loin en disant : « Pièce n° 8 ». Quand j'ai vu qu'ils n'avaient même pas lu la lettre, je me suis renseigné auprès de plusieurs autres. Mais la réponse était identique, « Pièce n° 8 », sans un regard au papier que je mettais devant eux.

Alors je suis allé dans la pièce 8 et j'ai vu que c'était la section des Juifs des pays musulmans. J'étais dégoûté et en colère. Soit je suis membre du parti, soit je ne le suis pas. Ai-je une idéologie ou une politique différente parce que je suis juif arabe ? C'est de la ségrégation, pensais-je, exactement comme une section des nègres. J'ai tourné les talons et je suis sorti. C'était le début de mes protestations publiques. Quand la même année j'ai organisé une manifestation à Ashkelon contre la politique raciste de Ben Gourion, 10 000 personnes y ont participé.

Il n'y avait pas beaucoup d'opportunités pour ceux d'entre nous qui étions citoyens de deuxième classe pour faire grand'chose à ce sujet alors qu'Israël était en état de guerre contre ses ennemis extérieurs. Après la guerre de 1967, j'étais moi-même dans l'armée et je servais au Sinaï quand les combats se poursuivaient le long du Canal de Suez. Mais le cessez-le-feu avec l'Égypte en 1970 nous donna une ouverture. Nous avons pris la rue en nous organisant politiquement pour exiger l'égalité des droits. Si c'est notre pays, si on compte sur nous pour que nous risquions nos vies dans une guerre de frontière, alors nous comptons sur une égalité de traitement.

Nous avons mené la lutte avec tellement de ténacité et avons reçu tant de publicité que le gouvernement israélien a tenté de discréditer

notre mouvement en nous appelant les « *Panthères Noires d'Israël* ». Ils pensaient en termes racistes, vraiment, en supposant que le public israélien rejetterait une organisation dont l'idéologie était comparable à celle des noirs radicaux US. Mais nous avons vu que ce que nous faisons n'était pas différent du combat des Noirs aux USA, contre la ségrégation, la discrimination et le traitement inégal. Plutôt que rejeter l'étiquette, nous l'avons adoptée fièrement. J'avais des affiches de Martin Luther King, de Malcolm X, de Nelson Mandela et d'autres militants de droits civiques placardées partout dans mon bureau.

Avec l'invasion israélienne du Liban et les massacres de Sabra et de Chatila — parrainés par Israël —; j'en avais assez d'Israël. Je suis devenu citoyen US et me suis assuré de l'annulation de ma nationalité israélienne. Je n'aurais jamais pu écrire et publier mon livre en Israël, pas avec la censure qu'ils imposaient.

Même en Amérique, j'ai eu de grandes difficultés pour trouver un éditeur parce que beaucoup sont sujets à des pressions d'un genre ou d'un autre de la part d'Israël et de ses amis. En fin de compte, j'ai payé 60 000 dollars de ma propre poche pour publier *Ben Gurion's Scandals : How the Haganah & the Mossad Eliminated Jews* (Les scandales de Ben Gourion : Comment la Haganah et le Mossad ont éliminé des juifs), pratiquement le montant entier de la vente de ma maison en Israël.

Je craignais toujours que l'imprimeur se défile ou qu'une procédure judiciaire soit lancée pour arrêter sa publication, comme le gouvernement israélien en avait fait la tentative pour empêcher l'ancien officier du Mossad Victor Ostrovsky de publier son premier livre(1). *Ben Gurion's Scandals* devait être traduits en anglais à partir de deux langues. J'ai écrit

1 — Le 12 septembre 1990, la cour suprême de l'État de New York a publié une injonction sur demande du gouvernement israélien pour empêcher la publication du livre d'Ostrovsky, « *By Way of Deception : The Making and Unmaking of a Mossad Officer* » (Par la tromperie : Fabrication et défection d'un officier du Mossad). La cour d'appel de l'État de New York a levé l'interdiction le jour suivant.

en hébreu quand j'étais en Israël et que j'espérais y publier le livre, et j'ai écrit en arabe quand j'ai achevé le livre après ma venue aux USA. Mais j'étais aussi inquiet que quelque chose arrête la publication et j'ai dit à l'imprimeur de ne pas attendre les traductions entièrement vérifiées et de ne pas corriger les épreuves. Maintenant je me rends compte que la publicité d'une plainte en justice aurait juste créé une controverse et donc un intérêt pour le livre.

J'entrepose dans un coffre-fort de banque les documents précieux qui étaient ce que j'ai écrit. Ces documents, y compris quelques-uns que j'ai illégalement copiés des archives de Yad Vashem, confirment ce que j'ai vu moi-même, ce qui m'a été dit par d'autres témoins, et ce que des historiens réputés et d'autres ont écrit sur les attentats sionistes à la bombe en Irak, les ouvertures de paix arabes qui ont été repoussées, et les incidents violents et mortels infligés par des juifs aux juifs pour la cause de la création d'Israël.



L'ÉMEUTE DE 1941

Si, comme je l'ai dit, ma famille en Irak n'était pas personnellement persécutée, et je que n'ai connu aucune privation en tant que membre de la minorité juive, qu'est-ce qui m'a amené à marcher vers la potence en tant que membre du réseau clandestin sioniste ? Pour répondre à

Nuri Saïd, premier ministre irakien 1930-58, et le prince héritier Abdullah en 1957. cette question, il est nécessaire d'établir le contexte du massacre qui s'est produit à Bagdad le 1^{er} juin 1941, quand plusieurs centaines de juifs Irakiens ont été tués dans des émeutes impliquant des officiers subalternes de l'armée Irakienne.

J'avais 12 ans et beaucoup des tués étaient mes amis. J'étais en colère et très confus. Ce que je ne savais pas alors, c'est que les émeutes étaient très probablement fomentées par les Britanniques, de connivence avec une direction Irakienne pro-britannique.

Avec la chute de l'Empire ottoman après la Première Guerre mondiale, l'Irak tomba sous la « tutelle britannique ». L'Émir Fayçal, fils du Chérif Hussein qui avait mené la révolte arabe contre le sultan ottoman, a été amené de la Mecque par les Anglais pour devenir roi d'Irak en 1921. Beaucoup de juifs ont été nommés aux principaux postes administratifs, y compris celui de ministre de l'Économie. La Grande-Bretagne a conservé l'autorité décisive sur les affaires intérieures et étrangères. Toutefois, l'attitude pro-sioniste de la Grande-Bretagne en Palestine a provoqué un retour de bâton antisioniste croissant en Irak, comme dans tous les pays arabes. Sir Francis Humphreys, l'ambassadeur de Grande-Bretagne à Bagdad, écrivait fin 1934 que, tandis qu'avant la Première Guerre mondiale les juifs Irakiens occupaient une position plus favorable que toute autre minorité dans le pays, depuis lors le « sionisme a semé la dissension entre juifs et arabes, et une amertume inexistante auparavant a grandi entre les deux peuples. »

Le Roi Fayçal est mort en 1933. Son successeur a été son fils Ghazi, qui est mort dans un accident d'automobile en 1939. La couronne est alors passée au fils de Ghazi âgé de 4 ans, Fayçal II, dont l'oncle, Abd Al Ilah, a été nommé régent. Abd Al Ilah a choisi Nouri El Saïd comme Premier ministre. El Saïd soutenait les Britanniques et, comme la haine pour les Anglais se développait, il a été chassé de son poste en mars 1940 par quatre officiers supérieurs de l'armée qui prônaient l'indépendance de l'Irak vis-à-vis de la Grande-Bretagne. S'appelant eux-mêmes le *Golden Square* (Carré d'or), les officiers ont contraint le régent à nommer premier ministre Rashid Ali Al Kilani, le dirigeant du parti de la Fraternité nationale. C'était en 1940 et la Grande-Bretagne titubait sous la forte offensive allemande. Al Kilani et le *Golden Square* ont vu là l'occasion de se débarrasser une fois pour toutes du joug britannique. Ils ont commencé à négocier prudemment le soutien allemand, ce qui a amené Abd Al Ilah, le

régent pro-britannique, à révoquer Al Kilani en janvier 1941. Toutefois, les officiers du Golden Square ont rétabli le Premier ministre en avril.



Bassorah en 1941

Cela a poussé les Britanniques à envoyer une force militaire à Bassorah le 12 avril 1941. Bassorah, la seconde ville d'Irak, avait une population de 30 000 juifs. La plupart de ces juifs vivaient d'import-export, de change, de vente au détail, comme ouvriers dans les aéroports, aux chemins de fer, et dans les ports, ou comme cadres administratifs.

Le même jour, le 12 avril, des partisans du régent pro-britannique ont informé les dirigeants juifs que le régent voulait les rencontrer. Comme c'était la coutume, les dirigeants ont apporté des fleurs au régent. Contrairement à la coutume, cependant, les voitures qui les ont conduits sur le lieu de réunion les ont débarqués près de l'endroit où étaient massés les soldats britanniques.

Des photographies des juifs sont apparues dans les journaux du jour suivant avec en manchette « *Les juifs de Bassorah reçoivent les troupes britanniques avec des fleurs* ». Ce même jour, le 13 avril, des groupes de jeunes Arabes en colère ont entrepris de se venger des juifs. Plusieurs notables musulmans de Bassorah qui avaient entendu parler du projet ont calmé les choses. On a appris plus tard que le régent n'était pas du tout à Bassorah et que l'affaire était une provocation des partisans pro-britanniques pour déclencher une guerre ethnique afin de donner à l'armée britannique un prétexte pour intervenir.

Les Britanniques ont continué à débarquer plus de forces dans et autour de Bassorah. Le 7 mai 1941, leur unité de Gurkhas, composée de soldats de ce groupe ethnique indien, a occupé le quartier El Oshar de

Bassorah, un quartier avec une forte population juive. Les soldats, menés par des officiers britanniques, ont commencé le pillage. De nombreux magasins de la zone commerciale ont été pillés. Des maisons privées ont été fracturées. Des cas de tentative de viol ont été rapportés. Les riverains, juifs et musulmans, ont réagi avec des pistolets et de vieux fusils, mais leurs balles ne pouvaient pas rivaliser avec les mitraillettes des soldats.

Ensuite, on a appris que les soldats agissaient avec l'assentiment, sinon la bénédiction, de leurs commandants britanniques. (*On devrait se rappeler que les soldats indiens, particulièrement ceux de l'unité Gurkha, étaient connus pour leur discipline, et il est hautement improbable ils aient agi aussi violemment sans ordres.*) Le but britannique était évidemment de créer le chaos et de noircir l'image du régime nationaliste de Bagdad, donnant de ce fait aux forces britanniques le prétexte pour foncer sur la capitale et renverser le gouvernement Al -Kilani.

Bagdad tomba le 30 mai. Al Kilani s'enfuit en Iran, avec les officiers du Golden Square. Les stations radio tenues par les Britanniques ont signalé que le régent Abd Al Ilah reviendrait dans la ville et que des milliers de juifs et d'autres projetaient de l'accueillir. Cependant, ce qui a enflammé les jeunes Irakiens contre les juifs par-dessus tout, a été le speaker Yunas Bahri de la station de radio allemande « Berlin », qui a rapporté en arabe que des juifs de Palestine combattaient au côté des Anglais contre les soldats Irakiens près de la ville de Falloujah. L'information était fausse.

Le dimanche 1^{er} juin, un combat sans armes a éclaté à Bagdad entre des juifs, qui étaient encore en train de célébrer la fête de Shabuoth, et de jeunes Irakiens qui pensaient que les juifs célébraient le retour du régent pro-britannique. Ce soir-là, un groupe d'Irakiens a arrêté un autobus, a enlevé les passagers juifs, en a assassiné un et en a blessé mortellement une second.

Autour de 8 heures 30 le matin suivant, environ 30 individus en uniformes de militaires et de policiers ont ouvert le feu le long de la rue Al Amin, une petite rue du centre dont les boutiques de bijoux, de tailleurs et d'épicerie appartenaient à des juifs. À 11 heures du matin, des

foules Irakiennes avec des poignards, des couteaux à cran d'arrêt et des gourdins attaquaient les maisons juives du quartier.

Les émeutes ont continué tout au long du lundi 2 juin. Pendant ce temps, de nombreux musulmans ont pris la défense de leurs voisins juifs, tandis que certains juifs se défendaient avec succès. Il y eut 124 tués et 400 blessés, selon un rapport écrit par un messager de l'Agence Juive qui était alors en Irak. D'autres évaluations, probablement moins fiables, ont mis la barre des morts plus haut, à 500, avec 650 à 2 000 blessés. De 500 à 1 300 boutiques et plus de 1 000 maisons et appartements ont été pillés.

QUI ÉTAIT DERRIÈRE L'ÉMEUTE DANS LE QUARTIER JUIF ?

Yosef Meir, l'un des plus éminents militants du mouvement clandestin sioniste en Irak, connu alors comme Yehoshafat, a affirmé que c'étaient les Britanniques. Meir, qui travaille maintenant pour le Ministère de la Défense Israélienne, argue du fait que, afin de rendre évident que le régent revenait comme un sauveur qui rétablirait la loi et l'ordre, les Britanniques ont fomenté les émeutes contre le secteur le plus vulnérable et le plus visible de la ville, les juifs. Et, sans surprise, les émeutes se sont achevées dès que les soldats fidèles au régent sont entrés dans la capitale.

Mes propres investigations de journaliste m'ont amené à croire que Meir avait raison. De plus, je pense que ses affirmations devraient être vues comme basé sur des documents des archives du ministère de la Défense Israélien, l'agence qui a publié son livre⁽¹⁾. Cependant, même avant que son livre soit sorti, j'en ai eu la confirmation indépendante d'un homme que j'ai rencontré en Iran vers la fin des années 40.

Son nom était Michael Timosian, un Arménien Irakien. Quand je l'ai rencontré il travaillait comme infirmier à la *Anglo-Iranian Oil Company* à Abadan au sud de l'Iran. Le 2 juin 1941, cependant, il travaillait à l'hôpital de Bagdad où ont été amenées plusieurs victimes des émeutes. La plupart de ces victimes étaient juives.

Timosian a déclaré qu'il était particulièrement intéressé par deux

1 — Yosef Meir, « *Road in the Desert* » (Route dans le désert), Ministère de la Défense Israélienne, p. 36.

patients dont la gestion n'a pas suivi l'habitude locale. L'un avait été frappé par une balle à l'épaule, l'autre par une balle au genou droit. Après que le docteur ait enlevé les balles, le personnel a tenté de changer leurs vêtements imbibés de sang. Mais les deux hommes ont repoussé leurs efforts, prétendant être aphasiques, bien que les examens eussent montré qu'ils pouvaient entendre. Pour les apaiser, le docteur leur a injecté des anesthésiques et, comme ils dormaient, Timosian a changé leurs vêtements. Il a découvert que l'un d'eux portait autour du cou une plaque d'identification du type utilisé par les troupes britanniques, alors que l'autre avait des caractères indiens tatoués sur son bras droit avec l'épée bien connue des Gurkhas.

Le jour suivant, quand Timosian s'est présenté au travail, il a été dit qu'un officier britannique, un sergent et deux Gurkhas étaient venus tôt ce matin-là à l'hôpital. Les membres du personnel avaient surpris les Gurkhas parlant aux patients blessés, qui n'étaient pas aussi muets qu'ils l'avaient feint. Les patients ont salué les visiteurs, se sont couverts avec les draps et, sans signer les formulaires requis pour la sortie, ont quitté l'hôpital avec leurs visiteurs.

Aujourd'hui il n'y a aucun doute dans mon esprit que les émeutes anti-juives de 1941 ont été orchestrées par les Britanniques à des fins géopolitiques. David Kimche était certainement en mesure de connaître la vérité, et il a parlé publiquement de la culpabilité britannique. Kimche était dans les renseignements britanniques pendant la Deuxième Guerre mondiale et au Mossad après la guerre. Plus tard il est devenu Directeur Général du Ministère des affaires Étrangères d'Israël, position qu'il tenait en 1982 quand il s'est adressé à un forum de l'Institut britannique pour les Affaires Internationales à Londres.

En répondant aux questions hostiles au sujet de l'invasion du Liban par Israël et aux massacres dans les camps de réfugiés à Beyrouth, Kimche a contre-attaqué, rappelant à l'assistance que le *Foreign Office* britannique s'était fait bien peu de soucis lorsque les unités britanniques de Gurkhas avaient participé au massacre de 500 juifs dans les rues de Bagdad en 1941.

LES ATTENTATS À LA BOMBE DE 1950-1951

Les émeutes antijuives de 1941 ont fait plus que créer un prétexte pour que les Anglais entrent dans Bagdad afin de rétablir le régent pro-britannique et son premier ministre probritannique, Nouri El Saïd. Elles ont aussi donné aux sionistes de Palestine un prétexte pour organiser un réseau clandestin sioniste en Irak, d'abord à Bagdad, puis dans d'autres villes comme Bassorah, Amara, Hillah, Diwaneia, Irbil et Kirkouk.

Après la Deuxième Guerre mondiale, une succession de gouvernements ont détenu un bref pouvoir en Irak. Les conquêtes sionistes en Palestine, en particulier le massacre des Palestiniens dans le village de Deir Yassin, ont enhardi le mouvement antibritannique en Irak. Quand le gouvernement Irakien a signé un nouveau traité d'amitié avec Londres en janvier 1948, des émeutes ont éclaté partout dans le pays. Le traité a été rapidement abandonné et Bagdad a exigé la suppression de la mission militaire britannique qui avait encadré l'armée Irakienne pendant 27 ans.

Plus tard en 1948, Bagdad a envoyé un détachement en Palestine pour combattre les sionistes, et quand Israël a déclaré l'indépendance en mai, l'Irak a fermé le pipeline alimentant en pétrole la raffinerie de Haïfa. Toutefois, Abd AL Ilah était encore régent et le collaborateur britannique, Nouri El Saïd, était de nouveau Premier ministre. J'étais dans la prison d'Abou Ghraib en 1948, où je suis resté jusqu'à mon évasion en Iran en septembre 1949.

Six mois plus tard — la date exacte étaient le 19 mars 1950 — une bombe a éclaté à l'*American Cultural Center and Library* à Bagdad, causant des dégâts matériels et blessant un certain nombre de gens. Le centre était un lieu de réunion favori des jeunes juifs.

Le premier jet de bombe directement sur des juifs s'est produit le 8 avril 1950, à 21 heures 15. D'une voiture avec trois jeunes passagers a été lancée avec violence une grenade sur le Café *Dar El Bida* de Bagdad, où des juifs célébraient la Pâque. Quatre personnes ont été gravement blessées. Cette nuit-là, des tracts invitant les juifs à quitter immédiatement l'Irak ont été distribués.

Le jour suivant, de nombreux juifs, pauvres pour la plupart, n'ayant rien à perdre, ont envahi le bureau de l'émigration pour renoncer à leur citoyenneté et pour solliciter l'autorisation de partir en Israël. En fait, tant de gens ont postulé, que la police a dû ouvrir des bureaux d'enregistrement dans les écoles et les synagogues juives.

Le 10 mai, à 3 heures du matin, une grenade a été jetée en direction de la vitrine de la *Beit-Lawi Automobile Company* possédée par des juifs, détruisant une partie du bâtiment. Aucune victime n'a été signalée.

Le 3 juin 1950, une autre grenade a été jetée d'une voiture en excès de vitesse dans le quartier El Batawin de Bagdad, où vivaient la plupart des riches juifs et de membres de la bourgeoisie irakienne. Personne n'a été blessé, mais suite à l'explosion, des militants sionistes ont envoyé des télégrammes en Israël, demandant que les quotas d'immigration d'Irak augmentent.

Le 5 juin, à 2 heures 30 du matin, une bombe a éclaté à côté du bâtiment *Stanley Shashua* appartenant à des juifs, sur la rue El Rashid, avec pour résultats des dégâts matériels mais aucune victime.

Le 14 janvier 1951, à 19 heures, une grenade a été jetée sur un groupe de juifs à l'extérieur de la synagogue *Shem-Tov* de Masouda. L'explosif a frappé un câble à haute tension, électrocutant trois juifs, un jeune garçon, Itzhak Elmacher, et en a blessé plus de 30 autres. Après l'attaque, l'exode des juifs a atteint entre 600 et 700 personnes par jour.

Les propagandistes sionistes soutenaient toujours que les Irakiens anti-juifs faisaient exploser des bombes en Irak parce qu'ils voulaient sortir les juifs de leur pays. La terrible vérité est que les grenades, qui ont tué et mutilé les juifs irakiens et ont endommagé leur propriété, ont été lancées par des sionistes juifs.

Parmi les documents les plus importants de mon livre, je crois, il y a les copies de deux tracts publiés par le réseau clandestin sioniste, invitant les juifs à quitter l'Irak. L'un est daté du 16 mars 1950, l'autre du 8 avril 1950.

La différence entre les deux est essentielle. Tous les deux indiquent la date de publication, mais seul le tract du 8 avril note l'heure : 16 heures.

Pourquoi l'heure ? Des telles précisions étaient sans précédent. Même le juge chargé de l'enquête, Salaman El Beit, les a trouvées suspectes. Les auteurs du tract de 16 heures ont-ils voulu un alibi pour un attentat à la bombe qu'ils savaient devoir se produire cinq heures plus tard ? Si oui, comment savaient-ils pour l'attentat ? Le juge a conclu qu'ils savaient parce qu'un lien existait entre le réseau clandestin sioniste et les lanceurs de bombe.

C'était aussi la conclusion de Wilbur Crane Eveland, un ancien officier supérieur de la *Central Intelligence Agency* (CIA), que j'ai eu l'occasion de rencontrer à New York en 1988. Dans son livre, *Ropes of Sand* (1), dont la CIA s'est opposée à la publication, Eveland écrit :

« Dans les tentatives de dépeindre les Irakiens comme des anti-usaméricains et de terroriser les juifs, les sionistes ont posé des bombes au Service d'Information de la Bibliothèque US et dans les synagogues. Bientôt des tracts ont commencé à circuler, invitant les juifs à fuir en Israël.... Bien que plus tard la police Irakienne ait fourni à notre ambassade la preuve montrant que la campagne d'attentats, contre les synagogues et la Bibliothèque, aussi bien que les tracts anti-juifs et anti-usaméricains, était le travail d'une organisation sioniste souterraine, la majeure partie du monde croyait les rumeurs selon lesquelles le terrorisme arabe avait motivé la fuite des juifs Irakiens que les sionistes « avaient sauvés », en réalité juste pour accroître la population juive d'Israël. »

Eveland ne détaille pas la preuve reliant les sionistes aux attentats, mais dans mon livre je le fais. En 1955, par exemple, j'ai organisé en Israël un groupe d'avocats juifs d'origine Irakienne pour prendre en main les réclamations des juifs Irakiens qui avaient encore des propriétés en Irak. Un avocat bien connu, qui a demandé que je ne donne pas son nom, m'a confié que les tests en laboratoire en Irak avaient confirmé que les tracts anti-usaméricains trouvés à l'attentat de la Bibliothèque US avaient été dactylographiés sur la même machine à écrire et dupliqués avec la même

1 — Wilbur Crane Eveland, « *Ropes of Sand: America's Failure in the Middle East* » (Cordes de sable : Echec usaméricain au Moyen-Orient), NY ; Norton, 1980, pp. 48-49.

machine à stencil que les tracts distribués par le mouvement sioniste juste avant l'attentat du 8 avril.

Les tests ont prouvé aussi que le type d'explosif utilisé dans l'attaque de Beit-Lawi correspondait aux traces d'explosif trouvées dans la valise d'un juif Irakien au nom de Yosef Basri. Basri, un juriste, ainsi que Shalom Salih, un cordonnier, a été jugé pour les attaques de décembre 1951 et ils ont été exécutés le mois suivant. Les deux hommes étaient membres du Hashura, le bras militaire du réseau clandestin sioniste. En fin de compte, Salih a avoué que lui, Basri et un troisième homme, Yosef Habaza, ont effectué les attentats.

À l'époque des exécutions en janvier 1952, la quasi-totalité des 125 000 juifs Irakiens estimés, à part 6 000 d'entre eux, s'étaient enfuis en Israël. De plus, la marionnette pro-britannique et pro-sioniste El Saïd a veillé à ce que tous leurs avoirs, y compris en espèces, soient gelés. (Il existait des manières d'exporter des dinars Irakiens, mais quand les immigrés allaient les échanger en Israël ils constataient que le gouvernement israélien en gardait 50 pour cent de la valeur.) Même les juifs Irakiens qui ne s'étaient pas enregistrés pour émigrer, mais qui s'avéraient être à l'étranger, ont subi la perte de leur nationalité s'ils ne rentraient pas dans les temps prescrits. Une communauté ancienne, cultivée et prospère, a été déracinée et ses membres ont été transplantés dans une terre dominée par les juifs de l'est européen, dont non seulement la culture leur était non seulement étrangère, mais même hostile.

LES CRIMINELS SUPRÊMES

Les dirigeants sionistes

Dès le début ils savaient que pour établir un État juif ils devaient expulser la population palestinienne indigène vers les pays musulmans voisins et importer les juifs de ces mêmes pays.

- ✦ Theodor Herzl, l'architecte du sionisme, pensait que cela pourrait se faire par de l'ingénierie sociale. Dans un article du 12 juin 1885 de son journal intime, il a écrit que les colons sionistes devaient « pousser la population sans le sou au-delà des frontières

en lui procurant du travail dans les pays de transit, tout en lui refusant tout emploi dans notre propre pays. » (1)

- ✦ Vladimir Jabotinsky, l'ancêtre idéologique du Premier ministre Netanyahou, a franchement admis qu'un tel transfert de populations pourrait seulement être provoqué par la force.
- ✦ David Ben Gourion, le premier Premier ministre d'Israël, disait lors d'une conférence sioniste en 1937 que tout État juif proposé serait obligé de « déplacer la population arabe hors de la zone, si possible de son libre arbitre, ou sinon sous la contrainte ». En 1948-49, après l'exode de 750 000 Palestiniens et la confiscation de leurs terres, pour remplir le marché résultant, Ben Gourion dut se tourner vers les pays musulmans pour y trouver des juifs comme main d'œuvre bon marché. Des « émissaires » ont été acheminés en fraude dans ces pays afin de « convaincre » les juifs de partir par la duperie ou par la peur. (2)

Dans le cas de l'Irak, les deux méthodes ont été utilisées : aux juifs incultes on racontait que, dans l'Israël messianique, les aveugles voyaient, les paralytiques marchaient, et les oignons poussaient aussi gros que des melons ; sur les juifs instruits, on a jeté des bombes.

Quelques années après les attentats à la bombe, au début des années 50, un livre en arabe, intitulé *Venom of the Zionist Viper* (Le venin de la vipère sioniste) a été publié en Irak. L'auteur était l'un des enquêteurs Irakiens des attentats de 1950-51 et, dans son livre, il implique des Israéliens, précisément l'un des émissaires envoyés par Israël, Mordechai Ben-Porat. Dès que le livre est sorti, toutes les copies ont simplement disparu, même des bibliothèques. On disait que des agents du Mossad israélien, travaillant à l'ambassade des USA, ont raflé tous les livres et les ont détruits. J'ai tenté à trois reprises de m'en faire envoyer un en Israël, mais à chaque fois les censeurs israéliens du bureau de poste l'ont intercepté.

1 — T. Herzl, « *The Complete Diaries* » (Les journaux intimes complets) NY : Herzl Press & Thomas Yoncloff, 1960, vol. 1, p. 88.

2 — Rapport du Congress of the World Council of Paole Zion, Zurich, 29 juillet — 7 août 1937, pp. 73-74.

LES DIRIGEANTS BRITANNIQUES

La Grande-Bretagne a toujours agi au mieux de ses intérêts coloniaux. Pour cette raison, le ministre des Affaires étrangères Arthur Balfour a envoyé sa fameuse lettre de 1917 à Lord Rothschild en échange du soutien sioniste lors de la Première Guerre mondiale. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, les Britanniques se souciaient principalement de garder leurs États clients dans le camp occidental, tandis que les sionistes étaient surtout préoccupés par l'immigration des juifs européens en Palestine, même si cela impliquait la coopération avec les nazis. *(Dans mon livre je documente de nombreux exemples de telles transactions faites par Ben Gourion et les dirigeants sionistes.)*

Après la Deuxième Guerre mondiale, l'échiquier international a mis aux prises les communistes aux capitalistes. Dans de nombreux pays, y compris aux USA et en Irak, les juifs constituaient une grande fraction des partis communistes. En Irak, des centaines de juifs de l'intelligentsia active occupaient des positions clefs dans la hiérarchie des partis communiste et socialiste. Pour garder ses pays clients dans le camp capitaliste, la Grande-Bretagne a dû s'assurer que ces gouvernements avaient des dirigeants pro-britanniques. Et si, comme en Irak, ces chefs étaient renversés, alors une ou deux émeute anti-juive pouvait s'avérer un prétexte utile pour envahir la capitale afin de rétablir les « bons » dirigeants.

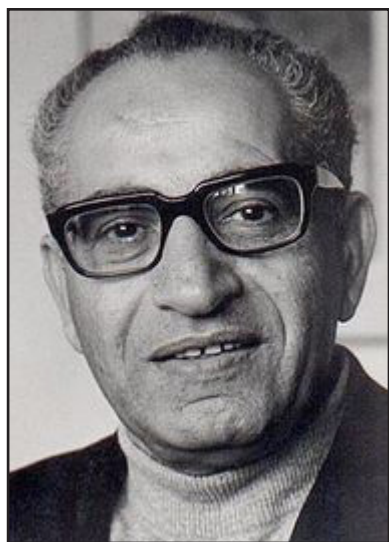
De plus, si la possibilité existait de supprimer l'influence communiste en Irak en transférant la totalité de la communauté juive en Israël, alors, pourquoi pas ? En particulier si les dirigeants israéliens et Irakiens conspiraient dans l'affaire.

LES DIRIGEANTS IRAKIENS

Le régent Abd Al Ilah et son premier ministre Nouri El Saïd prenaient leurs ordres à Londres. Vers la fin 1948, El Saïd, qui avait déjà rencontré le Premier ministre d'Israël Ben Gourion à Vienne, a commencé à discuter avec ses associés Irakiens et anglais du besoin d'un échange de populations. L'Irak enverrait les juifs dans des camions militaires en

Israël via la Jordanie, et l'Irak recueillerait certains Palestiniens qu'Israël avait expulsés. Sa proposition incluait la confiscation réciproque des propriétés. Londres a rejeté l'idée comme trop radicale.

El Saïd est passé alors à son plan de rechange, commençant à créer des conditions de vie si pénibles aux juifs Irakiens qu'ils partiraient en Israël. Des fonctionnaires juifs ont été licenciés ; les permis d'import-export ont été refusés aux négociants juifs ; la police a commencé à arrêter les juifs pour des raisons insignifiantes. Mais les juifs ne se décidaient toujours pas à partir pour autant.



Mordechai Ben Porat alias
« Mourad Abou Al Knabel »

En septembre 1949, Israël a envoyé en Irak l'espion Mordechai Ben-Porat, celui mentionné dans *Venom of the Zionist Viper*. L'une des premières choses faite par Ben-Porat a été d'approcher El Saïd en lui promettant des primes financières pour décréter une loi enlevant la citoyenneté Irakienne aux juifs.

Peu après, les représentants sionistes et Irakiens ont commencé à formuler un premier projet de loi, selon le modèle dicté par Israël, via ses agents à Bagdad. La loi fut adoptée par le parlement Irakien en mars 1950. Elle autorisait le gouvernement à délivrer des visas valables pour une seule et unique sortie aux juifs sou-

haitant quitter le pays. En mars, les attentats à la bombe commençaient.

Seize ans plus tard, le magazine israélien Haolam Hazeh, publié par Uri Avnery, alors membre de la Knesset, accusait Ben-Porat des attentats à la bombe de Bagdad. Ben-Porat, qui voulait devenir lui-même membre de la Knesset, a réfuté l'accusation, mais il n'a jamais été poursuivi en diffamation le magazine. Et en Israël les juifs Irakiens l'appellent toujours Mourad Abou Al Knabel, Mordechai des bombes.

Comme je l'ai dit, tout cela allait bien au-delà de la compréhension d'un adolescent. Je savais que des juifs étaient tués et qu'il existait une organisation qui pouvait nous emmener en Terre Promise. Alors j'ai aidé à l'exode vers Israël. Plus tard, occasionnellement, j'ai rencontré par hasard en Israël certains de ces juifs Irakiens. Assez souvent ils ont exprimé le sentiment qu'ils pourraient me tuer pour ce que j'avais fait.

LES OPPORTUNITÉS DE PAIX

Après l'attaque israélienne du village jordanien de Qibya en octobre 1953, Ben Gourion s'exila volontairement au kibboutz Sedeh Boker dans le Néguev. Le parti travailliste a alors organisé de nombreux autobus pour que les gens aillent lui rendre visite là, où ils verraient l'ancien Premier ministre s'occuper des moutons. Mais c'était seulement pour le spectacle. En réalité il écrivait son journal intime et continuait son activité en coulisses. Je suis allé à l'une de ces excursions.

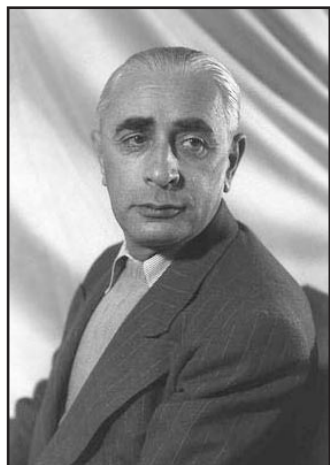
On nous a demandé de ne pas essayer de parler à Ben Gourion, mais quand je l'ai vu, j'ai demandé pourquoi, puisque Israël est une démocratie avec un parlement, il n'a pas de constitution ? Ben Gourion a dit, « *Regarde, mon garçon* » — j'avais 24 ans à cette époque — « *si nous avons une constitution, nous devons y inscrire la frontière de notre pays. Et ce n'est pas notre frontière, mon cher* ». J'ai demandé, « *Alors où est la frontière ?* » Il a dit, « *Partout où Tsahal parviendra, c'est la frontière* ». Tsahal est l'armée israélienne.

Ben Gourion a dit au monde qu'Israël avait accepté la partition et que les Arabes l'avaient rejetée. Puis Israël a pris la moitié des terres promises à l'État arabe. Et il disait toujours que ce n'était pas assez. Israël avait besoin de plus de terre. Comment un pays peut-il faire la paix avec ses voisins s'il veut prendre leur terre ? Comment un pays peut-il exiger d'être en paix s'il n'indique pas de quelles frontières il se satisfera ? Pour un tel pays, la paix serait un inconvénient.

Je sais maintenant que depuis le début de nombreux dirigeants arabes ont voulu faire la paix avec Israël, mais Israël a toujours refusé. Ben Gourion a dissimulé cela avec de la propagande. Il a dit que les Arabes

voulaient jeter Israël à la mer et il a appelé Gamal Abdel Nasser le Hitler du Moyen-Orient dont la première intention était de détruire Israël. Il voulait que les USA et la Grande-Bretagne traitent Nasser en paria.

En 1954, il a semblé que les USA devenaient moins critiques vis-à-vis de Nasser. Alors pendant une période de trois semaines en juillet, plusieurs bombes de terroristes explosèrent : Dans les bureaux de l'*United States Information Agency* au Caire et à Alexandrie, dans le théâtre possédé par les Britanniques, et à la Poste centrale du Caire. Une tentative à la bombe incendiaire dans un cinéma d'Alexandrie a échoué quand la bombe s'est déclenchée dans la poche d'un des malfaiteurs. Cela a mené à la découverte que les terroristes n'étaient pas des Égyptiens anti-occidentaux, mais des espions israéliens visant à faire tourner à l'aigre les relations qui se réchauffaient entre l'Égypte et les USA, dans ce qui est devenu l'affaire Lavon.



Ben Gourion vivait toujours dans son kibboutz. Moshe Sharett en tant que Premier ministre était en contact avec Abdel Nasser par les bons offices du Britannique Lord Maurice Orbach. Sharett demanda à Nasser d'être clément avec les espions capturés, et Nasser a fait tout qui était en son pouvoir pour empêcher la situation de se détériorer entre les deux pays.

Pinhas Lavon, ministre de la Défense en 1954, démissionne suite au scandale des attentats en Égypte. Ben Gourion le remplace.

Ensuite, Ben Gourion est revenu comme ministre de la Défense en février 1955. Quelques mois plus tard, les troupes israéliennes ont attaqué les camps militaires égyptiens et les réfugiés palestiniens à Gaza, en tuant 54 et en blessant beaucoup plus. La nuit même de l'attaque, Lord Orbach était en route pour délivrer un message à Nasser, mais il ne put passer à cause de l'action militaire en cours. Quand Orbach a téléphoné,

le secrétaire de Nasser lui dit que l'attaque prouvait qu'Israël ne voulait pas la paix et qu'il perdait son temps en tant que médiateur.

En novembre, Ben Gourion a annoncé à la Knesset qu'il était disposé à rencontrer Abdel Nasser n'importe où et à tout moment pour faire quelque chose pour la paix et la compréhension. Le matin suivant les militaires israéliens attaquaient un camp militaire égyptien dans la région de Sabaha.

Bien que Nasser fût pessimiste sur la réussite de la paix avec Israël, il a continué à envoyer d'autres médiateurs pour faire des tentatives. L'une était par le *American Friends Service Committee* ; d'autres par l'intermédiaire du Premier ministre de Malte, Dom Mintoff ; et d'autres encore par le maréchal Tito de Yougoslavie.

L'une, par Dennis Hamilton, rédacteur du *Times* de Londres, avait l'air particulièrement prometteuse. Nasser a dit à Hamilton que, si seulement il pouvait s'asseoir et parler avec Ben Gourion pendant deux ou trois heures, ils pourraient régler le conflit et mettre fin à l'état de guerre entre les deux pays. Quand ces mots sont arrivés aux oreilles de Ben Gourion, il a arrangé une rencontre avec Hamilton. Ils ont décidé de continuer l'affaire avec l'ambassadeur israélien à Londres, Arthur Luria, comme liaison. Au troisième voyage de Hamilton en Égypte, Nasser l'a rencontré avec le texte d'un discours de Ben Gourion déclarant qu'Israël n'abandonnerait pas un pouce de terre et ne reprendrait pas un seul réfugié. Hamilton savait que Ben Gourion avait miné avec ces mots une mission de paix et avait manqué une occasion de régler le conflit israélo-arabe.

Nasser a même envoyé son ami Ibrahim Izat de l'hebdomadaire *Ruz El Yusuf* pour rencontrer les dirigeants israéliens afin d'explorer l'atmosphère politique et découvrir pourquoi les attaques avaient lieu si Israël voulait vraiment la paix. L'un des hommes qu'Izat a rencontré était Yigal Yadin, un ancien chef d'État-major de l'armée qui m'a écrit cette lettre le 14 janvier 1982 :

« Cher Monsieur Giladi :

Votre lettre m'a rappelé un événement que j'avais presque oublié et dont je me souviens seulement de quelques détails.

Ibrahim Izat est venu à moi si je ne me trompe pas à la demande du Ministère des affaires Étrangères ou d'une de ses branches ; il a séjourné dans ma maison et nous avons parlé pendant de nombreuses heures. Je ne me rappelle pas s'il a dit être en mission de Nasser, mais je n'ai aucun doute qu'il a laissé entendre que c'était à sa connaissance ou avec son acquiescement... »

Quand Nasser a décidé de nationaliser le Canal de Suez en dépit de l'opposition britannique et française, Radio Le Caire a annoncé en hébreu :

Si le gouvernement israélien n'est pas influencé par les impérialistes anglais et français, cela entraînera par la suite une plus grande compréhension entre les deux États, et l'Égypte reconsidérera la demande d'Israël d'avoir accès au Canal de Suez.

Israël a répondu qu'il n'avait aucun plan sur l'Égypte, mais au même moment des représentants israéliens étaient en France, projetant l'attaque tripartite qui aurait lieu en octobre 1956.

Tout le temps, Ben Gourion a continué à parler du Hitler du Moyen-Orient. Ce lavage de cerveau a continué jusqu'à fin septembre 1970, quand Gamal Abdel Nasser s'est éteint. Puis, miracle des miracles, David Ben Gourion a dit à la presse :

Une semaine avant sa mort j'ai reçu un envoyé d'Abdel Nasser qui a demandé à me rencontrer d'urgence afin de résoudre les problèmes entre Israël et le monde arabe.

Le public fut surpris parce qu'il ne savait pas qu'Abdel Nasser voulait cela depuis toujours, mais qu'Israël l'avait saboté.

Nasser n'a pas été le seul dirigeant arabe qui voulait faire la paix avec Israël. Il y en avait beaucoup d'autres. Le général de brigade Abdel Karim Qasem, avant qu'il prenne le pouvoir en Irak en juillet 1958, a dirigé une organisation clandestine qui a envoyé une délégation en Israël pour établir un accord secret. Ben Gourion a refusé même de la recevoir.

Je me suis renseigné à ce sujet quand j'étais journaliste en Israël. Mais chaque fois que j'ai tenté d'en publier même une petite partie, le censeur l'a estampillée « Non permis ».

Maintenant, avec Netanyahou, nous sommes témoins d'une autre tentative d'un Premier ministre israélien de simuler un intérêt pour la paix. Netanyahou et le Likoud sont en train de piéger en exigeant qu'il institue de plus en plus de mesures répressives dans l'intérêt de la « sécurité » israélienne. Je suspecte que tôt ou tard les Palestiniens en auront assez de la méthode forte d'Arafat comme collaborateur d'Israël et qu'il sera tué. Alors le gouvernement israélien dira : « Voyez, nous étions prêts à lui donner tout. Vous ne pouvez pas faire confiance à ces Arabes — ils se tuent entre eux. Maintenant il n'y a plus personne avec qui parler au sujet de la paix. »

CONCLUSION

Alexis de Tocqueville a observé une fois qu'il était plus facile au monde d'accepter un mensonge simple qu'une vérité complexe. Il a été certainement plus facile pour le monde d'accepter le mensonge sioniste, selon lequel les juifs avaient été expulsés des terres musulmanes en raison de l'antisémitisme, et que c'était les israéliens, jamais les Arabes, qui étaient à la recherche de la paix. La vérité est bien différente : de plus grands joueurs sur la scène du monde tiraient les ficelles.

Ces joueurs, je crois, devraient être jugés rendre des comptes pour leurs crimes, en particulier quand ils ont obstinément terrorisé, dépossédé et tué des gens innocents sur l'autel de quelque impératif idéologique.

Je crois, aussi, que les descendants de ces dirigeants ont la responsabilité morale de dédommager les victimes et leurs descendants, et de faire cela non seulement par des réparations, mais en restituant la vérité historique.

C'est pourquoi j'ai créé un groupe d'enquête en Israël pour chercher des réparations pour les juifs Irakiens qui ont été forcés de laisser leur propriété et leurs possessions en Irak. C'est pourquoi j'ai rejoint les Panthères Noires en confrontant le gouvernement israélien aux réclamations des juifs d'Israël qui sont venus des pays musulmans. Et c'est pourquoi j'ai écrit mon livre et cet article : pour rétablir la vérité historique.

Nous les juifs des pays musulmans n'avons quitté nos maisons familiales pour aucune inimitié naturelle entre juifs et musulmans. Et nous les Arabes — je dis arabe parce que c'est la langue que mon épouse et moi parlons encore à la maison — avons cherché à de nombreuses reprises la paix avec l'État des juifs. Et en conclusion, en tant que citoyen et contribuable US, laissez-moi dire que nous les usaméricains devons cesser de soutenir la discrimination raciale en Israël et la cruelle expropriation des terres en Cisjordanie, à Gaza, au Liban du Sud et sur le Plateau du Golan.



Nous oublions souvent que jusqu'à une époque très récente, jusqu'à l'exode des pays musulmans, il existait une population juive florissante au Moyen-Orient. Les Juifs, très patriotes (c'est bien vrai cela ?) s'identifiaient aux pays dans lesquels ils vivaient. Voici la photo d'un groupe de scouts juifs en Irak au début du 20^{ème} siècle. On voit derrière eux, la bannière de leur groupe et le drapeau irakien. Cela leur va si bien... Pour info, la bannière fut cousu par le père de Lenculus. Travail dont il ne fut jamais rétribué, ils ne changeront pas.



Tableau page de garde :

Jozsef Molnar ; *Abraham's Voyage de Ur à Canaan* 1850 – Galerie nationale hongroise, Budapest, Hongrie.

Curieuse explication de l'illustration de couverture extraite du livre de Pierre Devaux – *Le livre des Darons sacrés ou la Bible en argot*. Aux quais de Paris ; Librairie Mireille Ceni 15, rue du bac, Paris ; pp. 73 à 79.



ABRAHAM ET LOTH SE BAGUENAUDENT

Alors, Pharaon appela Abraham, et dit : « *Qu'est-ce que tu m'as fait ? Pourquoi ne m'as-tu pas déclaré que c'est ta femme ? Pourquoi as-tu dit : C'est ma sœur ? Aussi, l'ai-je prise pour ma femme.* »

(Genèse).

Abraham était un petit jeunot de soixante-quinze berges, façon baby, lorsqu'il plaqua son patelain d'Ur en Chaldée, pour se tailler vers la terre de Chanaan en compagnie de sa gonzesse, la merveilleuse Sarah, et de son neveu Loth, fiston d'Haron.

Il fallait se taper une longue virée entre les deux bleds séparés par une drôle de portée de syphon. Mais quand ils se sentaient ramés, ils dressaient la tente et ronflaient, ou bien ils tortoraient en se tapant bien le tronc, car les bergers louchebêmes de la suite débitaient les moutons du troupeau et Sarah torchait la graine comme la fée Cuistance. La côte dans le gigot, avec une pointe d'ail, c'était sa spécialité. Abraham se bégailait en lichant ses fourchettes bien grasses du jus de fricot, et Loth, pour faire couler, cloquait dans la guindale à son oncle des grandes rasades de ce bon picrate de Chaldée qui se chambrailait au frais dans des joyeuses de mouflon. Quand la petite famille avait bien clapé, Sarah filtrait le jus

dans ma limace, on se tapait la rincette de casse-pattes, puis on faisait la ronflette, et lendemain on se taillait de nouveau vers la première plombe du timide petit jourdé.

Mais, lorsqu'enfin ils se dépotèrent en Chanaan, vers le bois de chênes de Moré où ils pensaient se farcir des journalles et des neuilles pénardes, il leur fallut encore une fois les agiter, car la famine ravageait le bled au point que les Chananéens, pour ne pas cronir, bectaient le goudron de leurs taules et faisaient couler avec des rasades de verre pilé. Moyennant quoi la dyspepsie régnait et la mort guettait, cruelle et vache.

Alors, Abraham et sa petite famille se dévissèrent vers l'Egypte, car ils savaient que dans ce bled on a qu'à se baisser pour ramasser des scaroles.

Un soir, au dernier bivouac avant la frontière d'Egypte, Abraham jacta tout bas à Sarah, sans être esgourdé de personne, ni de son neveu, ni de ses nièces, ni des bergers louchébèmes, ni même des moutons qui, comme on le sait, ont une fâcheuse tendance à vous donner en se mettant à table.

— Dans quelques plombes, on sera en Egypte. Et tu es si bavelle ma Sarah, si gironde, ton popote est si douillet, tes chocottes si blanches et tes chasses si picotants que quand les Egyptiens vont te repérer, ils vont tous se faire : « Merdouille, elle est rien godante c'te souris chaldéenne. J'ai bien envie d'y présenter mon sphynx dans l'arrière-boutique ! » Ça c'est officiel. Et si ils apprennent que j'suis ton homme, ils m'repassent une fois, pour toutes en me cloquant dans la lancequine limoneuse du Nil.

— C'taffreux, c'que tu m'balances là, Brabra !

— Laisse-moi jacter ! Mais si je leur bonis qu'tes ma frangine issue du même dab et de la même dabe ils m'fileront des révérences et me couvriront de jonc en se disant : « Faut ménager l'frangin d'une aussi chouette frangine ! »

— Mais dis-donc, Brabra ! fit Sarah, tu m'fais l'effet d'un beau harang !

— Et puis, après tout, qu'elle se dit dans sa poire intérieure, allons-y, on va rigoler. Si il m'donne le condé j'aurais tort de m'en priver ! Quand on va à l'étranger, faut goûter tous les produits du bled !

L'idée d'Abraham, pour discutable qu'elle soit, était ma foi pas bille, car ce grossium avait un but à remplir. Et en politique, y a des sacrifices qu'on ne doit pas hésiter à gratiner. C'est aussi l'avis de Ptolémée Philadelphie qui, dans la « **Version des Septante** » a traité la chose d'une façon très marrante.



Pharaon était raide, tordu, cintré, chipé, locdu d'amour pour Sarah à laquelle il faisait balancer par ses orfèvres la plus belle bijouterie du monde : diadèmes d'émeraudes, pendentifs en onyx, en rubis, en opales, bracelets de mimines à musique, bracelets de nougats à parfum, et surtout une admirable série de planque-baba en lapis. Sarah, très sensible à la joaillerie bien sertie, passait ses journaillies et les neuilles dans les brandillons du prince pour laquelle elle débridait gentiment les cuissots, car après tout une rivière de diames, vaut bien une bordelaise. Surtout que Pharaon était jeunot, bien roulé, et que sa jolie fiole s'encombrait ni de bacchantes, ni de barbouze. Et ça, ça la changeait d'Abraham qui, avec son piège à deux branches, y chatouillait le tarbouif lorsqu'il lui bisouillait les babines au cours de la tringlette rituelle.

— Il est drôlement chouette, ton frangin Abraham, ma Sarah chérie, il est coulant ! faisait Pharaon à Sarah.

— Gygo, mon Sisis, qu'elle y répondait, mais elle pensait :

— Misère à poil, si Sisis savait que si je suis dans son plumard, c'est que Brabra m'y a cloquée de force pour sauver son lard ! Mais, après tout, qu'y paume-je ? Nib ! Le prinsouillet me pharaonne très gentiment, et si Brabra a une bonne tête de, c'est pour ses pieds !

Pharaon, de plus en plus mordu, avait les jetons qu'Abraham eut envie de se tailler à nouveau en Chanaan, avec la frangine, et pour l'endormir, il y faisait porter dans sa taule les présents les plus pépères, porsives de tripes à la mode de Menphis, frometons de guanaco, londrès avec bagouses en jonc chromé, antilopes laitières, boeufs en daube, saint-honorés à la crème de moufflonne, une bande de vaches, un tas de chameaux, des

drôles de cochons, des raies bien en vie, des moules roses et voluptueuses, des barons d'agneaux, des médaillons de veaux, des serveurs blondinets ou popote cascadeur et des servantes au frifri satiné, et bien entendu, des demi-muids de Pommard.

— Dis donc Lolo, tu crois pas qu'on a mis la pogne sur la bonne placarde ? faisait tout le temps Abraham à Loth.

— Ligodu, Tonton ! répondait Loth. Et c'est pas sa poire qui aurait contredit son oncle, because qu'il passait ses journailles à tortorer et à écluser, et ses noilles à jouer au tringlomane avec les mignonnes esclaves qui y allaient pas que d'une mouille ; car on sait que dans cette contrée, les souris ne possèdent aucun angle mort dans le pétrus.

Mais, tout de même, à la longue, le Vénéré Daron trouva qu'y en avait classe. Il toussa, ralocha, pétocha après Pharaon en commençant par y carboniser ses récoltes, y faire chuter la toiture de sa taule, y faire déborder sa grande pièce d'eau et répandre un rif locdu dans la gripette de ses camérières et de Sarah, ce qui le foutit complètement sur ses rotules pharaonnes.

Puis il cassa le morceau à Pharaon qui, d'abord, chiala à l'idée de paumer sa gosse de gosse, mais qui, sinoqué par c'te nouvelle, se rébecta et fit appeler Abraham après lequel il toussait drôlement et lui bonit : — Tu m'as vachement chambré ! Tu m'as gourré ! Pourquoi qu'tu m'as balancé que c'était ta frangine et non ta ménesse ?

Et Abraham répondit : — Ecoutez, M'sieu Machin⁽¹⁾ vous caillez pas le raisiné après mézigue. Qu'est-ce que vous avez à m'reprocher ? Que je vous ai filé dans vos bannes ma souris, la plus chouette de l'époque. Là M'sieu Machin, j'vous trouve drôle, et pas galant pour Mme Sarah d'Abraham, parce que tout de même, elle...

— J't'en prie, Brabra, fit Sarah, qui chialait son beau prinçouillet perdu déjà pour elle.

— Dans le fond, il a raison ! pensa Pharaon. J'ai pas à être vache avec l'ouvrier. J'ai bien emmené Prosper au cirque ! Que veut le peuple ? Nib !

1 — Pharaon en hébreu de l'époque.

En se tournant vers Abraham, il y fit : — Taille-toi ! Rallège dans ton bled avec ta gonzesse, ton neveu, les serviteurs, les servantes et les présents que je t'ai cloqués. Je ne toucherai pas à un doulos de ta bobèche, pas à un radis de tes nougats. Et mes grivetons d'honneur te raccompagneront jusqu'à ma frontière. Mais trace, ne m'impose plus la présence de Sarah. C'est l'ordre du Vénéré Daron !

Mais tout de même, pendant qu'Abraham dans sa taule bouclait ses valetouzes, Pharaon retira son galoubet de sa housse et joua la **Sérénade des Adieux** à c'te pauvre Sarah si retournée qu'elle en avait les fumerons en bouquet de violettes.



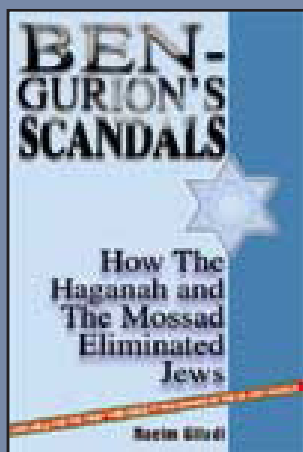
Maintenant, Abraham et Loth étaient des grossiums.

Ils remontaient d'Egypte en Chanaan en embarquant chacun leurs troupes, leurs trésors et leurs larbins et larpines que Pharaon leur avait refileés grâce au concours de la peau de velours à Madame Sarah.

Mais comme les lapins de couloirs à Abraham pouvaient pas piffer ceux de Loth et qu'y avait des bagarres à chaque étape, Abraham et Loth sur les ordres du Vénéré Daron, décidèrent de se plaquer et de se tailler l'un à droite, l'autre à gauche, en embarquant chacun leur caravane personnelle.

Ils se filèrent la bise. Puis Abraham mit les bouts vers Chanaan tandis que Loth démurgea en direction de la fertile plaine du Jourdain, près de Sodome, une ville où il était dangereux de se balader sans bitos.





J'ai écrit cet article pour la même raison que j'ai écrit mon livre : pour dire au peuple usaméricain, et particulièrement aux juifs usaméricains, que les juifs des pays musulmans n'ont pas émigré volontairement en Israël ; que, pour les forcer à partir, des juifs ont tué des juifs ; et que, pour gagner du temps afin de confisquer toujours plus de terres arabes, les juifs ont rejeté à de nombreuses reprises de véritables initiatives de paix de leurs voisins arabes. J'écris au sujet de ce que le premier Premier ministre d'Israël a appelé le « sionisme cruel. » J'écris à son sujet parce que j'en faisais partie.



Naturellement je pensais alors avoir tout compris. J'étais jeune, idéaliste, et je ne demandais pas mieux que de risquer ma vie pour mes convictions. C'était en 1947 et je n'avais pas tout à fait 18 ans quand les autorités Irakiennes m'ont attrapé pour contrebande de jeunes juifs Irakiens, comme moi-même, amenés hors d'Irak en Iran, et ensuite vers la Terre Promise qui serait bientôt établie en Israël.

J'étais un juif Irakien du réseau clandestin sioniste. Mes geôliers Irakiens ont fait tout ce qu'ils pouvaient pour m'arracher les noms de mes co-conspirateurs. Cinquante ans après, la douleur palpète toujours dans mon orteil droit — un souvenir du jour où mes ravisseurs utilisèrent des pinces pour m'enlever les ongles des orteils. À une autre occasion, ils m'ont tiré sur le toit plat de la prison, m'ont déshabillé par un jour glacial de janvier, puis m'ont jeté un seau d'eau froide. J'ai été laissé là, enchaîné à la balustrade, pendant des heures. Mais je n'ai jamais envisagé une seule fois de leur donner l'information qu'ils voulaient. J'étais un vrai croyant.

Retrouvez toutes les publications et vidéos sur :

<http://www.the-savoisien.com>

MON HISTOIRE



Naeim Giladi en 1947

